

ne femme d'une voix sourde. car déjà l'aiguillon de la jalousie pénétrait dans son cœur.

— Cette lettre a été écrite par une femme, accentua gravement le vicomte.

Hermine chancela et pâlit.

— Mais, cette femme, poursuivit-il, ne sera jamais assez puissante pour éteindre l'amour que votre mari ressent pour vous.

Hermine jeta un cri.

Le comte la soutint défaillant dans ses bras.

— Soyez forte, madame, lui dit-il, il y a un mystère que nous sonderons assurément.

Mais Hermine, hélas ! n'entendait plus la voix du comte. Celle d'Andrea seule semblait encore résonner à ses oreilles, et lui assurer que c'était bien une femme, une femme jalouse de son bonheur, qui avait tracé ces lignes dont chaque lettre était pour elle comme un coup de poignard.

Pourtant elle eut la force de se contenir, de se réfugier dans ses souvenirs d'amour, dans sa dignité de femme, dans la foi qu'elle avait toujours eue en son mari.

— Non, non, dit-elle avec énergie, vous vous trompez, monsieur, cela ne peut être, mon mari m'aime.

— Madame, répondit le vicomte Andrea, je ne puis vous affirmer qu'une chose, c'est que son billet a été écrit par une femme et signé par votre mari. Maintenant, le reste est un mystère, et je ne puis le sonder en deux minutes. Mais tranquillisez-vous, madame, avant peu j'aurai tout éclairci.

Et comme s'il eût obéi à une inspiration soudaine, le vicomte ajouta :

— Connaissez-vous beaucoup de monde chez la marquise Van-Hop ?

— Presque personne, monsieur. Fernand et moi, nous avons connu la marquise aux bains de mer, l'été dernier. Elle nous a invités. Cependant, continua Hermine, mon père a rencontré chez elle un jeune homme, le comte de Château-Mailly.

— Je connais ce nom-là, interrompit M. de Kergaz.

— Il me l'a même présenté et j'ai dansé avec lui.

— Eh bien ! madame, dit le vicomte, peut-être que M. de Château-Mailly saura comment et avec qui votre mari a quitté le bal ; il nous faut absolument des indices.

— Ah ! dit Hermine, je cours chez mon père ; il ira voir M. de Château-Mailly sur-le-champ.

Et la pauvre femme, tout émue, s'en alla et retourna chez elle au grand trot de ses chevaux, tant elle avait hâte de rencontrer son père et de voir M. de Château-Mailly.

Quand elle fut partie, Andrea regarda son frère :

— Voilà, dit-il, une écriture que je connais.

— Vraiment ! fit le comte stupéfait.

— Ou je me trompe fort, poursuivit Andrea, ou il y a du club des Valets-de-Cœur là-dessous.

Armand tressaillit.

— A de certains moments, poursuivait Andrea, l'homme est doué d'une singulière faculté de divination. Il suffit quelquefois d'un rien, d'un mot, d'un simple indice, d'une ligne d'écriture, pour mettre sur une trace cherchée en vain jusque-là. Fernand a disparu... Fernand écrit de chez une femme et s'en sert comme d'un secrétaire. Eh bien ! souvenez-vous, mon frère, qu'il est aux mains de cette association terrible que nous poursuivons sans pouvoir l'atteindre...

Et le baronnet sir Williams, relevant la tête, splendide d'audace et d'impudence, ajouta :

— Donnez-moi huit jours : dans huit jours je vous apprendrai bien des choses. Mais d'ici là, ne me questionnez point, ne m'interrogez pas...

— Soit, dit Armand.

XXII

Pendant ce temps-là, Hermine rentrait chez elle et courait à l'appartement occupé par M. de Beaupréau.

Comme vous l'avons dit, M. de Beaupréau était devenu un petit vieux propre et charmant, de la meilleure humeur du monde, raisonnable en toutes choses, à moins qu'on ne lui parlât ou qu'il ne vint à parler de Cerise, la jeune ouvrière morte d'amour pour lui.

Auquel cas, M. de Beaupréau devenait triste, mélancolique, pleurait comme un enfant et perdait complètement la tête.

Tous les matins, il se levait à neuf heures et s'en allait à pied de la Madeleine au Marais, longeant les boulevards en gagnant la place Royale.

Cette promenade le conduisait à l'heure du déjeuner de famille.

M. de Beaupréau était donc sorti, comme à l'ordinaire, lorsque Hermine rentra à l'hôtel.

Elle l'attendit avec anxiété, après avoir montré toutefois la lettre de Fernand à madame de Beaupréau.

La pauvre mère, comme le vicomte Andrea, comme M. de Kergaz, crut deviner une partie de la vérité ; seulement, elle ne comprit pas pourquoi le vicomte tenait à ce que sa fille interrogât M. de Château-Mailly.

M. de Beaupréau rentra.

— Mon père, lui dit Hermine, Fernand n'est point revenu.

— Ah ! fit-il d'un air indifférent. Eh bien, il reviendra.

Cette réponse dans la bouche d'un homme qui, la veille, partageait l'affliction de sa famille, prouva aux deux femmes que, ce matin-là, il n'avait pas la tête bien solide.

Puis, tout à coup, il ajouta en riant de ce rire à demi hébété qui est un signe certain de folie :

— Je sais où il est.

— Vous le savez ? demanda Hermine avec vivacité.

— Oui, fit-il en clignant de l'œil.

— Mais dites donc, alors ! s'écria-t-elle ; mais parlez.

— Il est chez sa maîtresse, répondit lentement le fou. Il me l'a dit.

Et comme les deux femmes l'écoutaient avec stupeur, il ajouta :

— Mais le pauvre garçon s'abuse, elle ne mourra pas d'amour pour lui, elle. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

Et il continua à rire, sans paraître remarquer la pâlueur, l'émotion, la douleur qui se peignaient sur le visage des deux femmes.

M. de Beaupréau, du moins elles le crurent, avait un de ces rares accès de folie qui ne le prenaient qu'à de longs intervalles, mais qui duraient quelquefois plusieurs heures, car, après avoir ri aux éclats, il se mit tout à coup à pleurer, balbutiant le nom de Cerise et s'accusant de sa mort.

Hermine comprit qu'il ne fallait point compter sur lui ce jour-là pour qu'il allât voir M. de Château-Mailly.

Et déjà elle songeait à écrire un mot à la marquise Van-Hop, et à s'adresser à elle pour avoir quelques éclaircissements, lorsqu'un domestique, entr'ouvrant la porte, annonça :

— M. le comte de Château-Mailly.

C'était le hasard ou plutôt la providence qui l'envoyait.

On se rappelle que le comte, au bal de la marquise Van-Hop, d'après les conseils du gentleman aux cheveux rouges, qui dissimulait si bien le redoutable chef des Valets-de-Cœur, s'était fait présenter à Hermine par M. de Beaupréau.

Il lui avait fait une cour respectueuse ; il avait demandé et obtenu la permission de se présenter à l'hôtel de la rue d'Isly, et la jeune femme, que son amour pour son mari absorbait, tout entière, n'avait pas cru devoir refuser.

Hermine était trop pure pour se défier d'elle-même. C'est le tort de bien des femmes.